

entretien

ANGÉLIQUE KIDJO

«J'AIME LA VIE SIMPLE»

À l'occasion de la sortie de son nouvel album, *Mother Nature*, la chanteuse d'origine béninoise raconte l'écologie, la transmission, la famille et le rythme bien sûr, qui régissent sa vie comme sa musique...

propos recueillis par **Sophie Rosemont**

«**D**u moment où il y a du soleil, tout va bien... Mais il n'en faut pas trop non plus... Comme dans la vie, il faut un équilibre à tout», nous dit-elle. Ce jour-là, il faut beau, en effet. Même si, comme en témoigne son nouvel album, Angélique Kidjo n'est pas dupe des rayons solaires qui s'attaquent de plus en plus à notre planète. Quand, début 2020, elle a reçu un quatrième Grammy Award pour son album consacré à Celia Cruz, la chanteuse a décidé d'inviter sur son prochain disque non seulement des pointures anglo-saxonnes, comme Blue Lab Beats, mais aussi des artistes émergents du continent africain, tels Shungudzo, Burna Boy, Mr Eazi, Yemi Alade... Tous se mettent au diapason des rythmiques et des mélodies de la musicienne franco-béninoise, américaine d'adoption, qui, à 60 ans, ne semble guère prête à la retraite ! En témoignent son disque *Mother Nature* et un livre d'entretiens publié par les éditions du Seuil, dans lequel elle revient sur des étapes importantes de sa vie. Comme avec nous.



AM: «Première diva africaine»: c’est de cette façon que vous a consacrée le prestigieux Time Magazine. Vous vous sentez diva, vous?

Angélique Kidjo: Ah non [*rires*] ! Pas du tout. Parce que j’aime la vie simple. Je prends le métro, je fais mes courses. C’est ça mon inspiration ! Hors de question de vivre dans un bocal. Et ça ne l’a jamais été. J’ai commencé à chanter et à être connue tôt, mais ayant une famille très critique sur tout, j’ai toujours été rapidement remise dans le droit chemin dès que je faisais la maline. Quand, plus jeune, j’ai osé dire à mon père: «Pourquoi je dois aller à l’école? Je gagne de l’argent en chantant, moi!», il m’a répondu du tac au tac que si mon salaire était aussi important, je n’avais qu’à louer une maison pour moi toute seule. Ça m’a calmée direct!

C’est l’une des nombreuses leçons de sagesse de vos parents, qui ont été des guides pour vous pendant très longtemps, n’est-ce pas?

Ils m’ont permis de réfléchir à ce qu’était le monde. À être ouverte d’esprit. C’est précieux. Quand on y pense, quelle est la source de la violence des adolescents aujourd’hui? Comment a-t-on échoué l’éducation de nos enfants? Peut-être en ne leur permettant pas assez de s’exprimer à certains moments, et trop à d’autres. Moi, enfant, j’ai toujours posé des questions. Ma fille Naïma a d’ailleurs hérité de moi, et mon mari et moi lui avons toujours répondu. Simplement, mais sans métaphores, sans mensonges, sans détours, comme si elle était une adulte. Car on savait qu’elle comprenait, bien que des amis jugeaient qu’on la considérait trop. Un enfant de 3 ou 4 ans a envie de comprendre, et donc pose des questions. Quand on naît avec un esprit critique, il faut le cultiver! Même si, bien sûr, ça m’a posé beaucoup de problèmes à l’école, où les commentaires des professeurs étaient tous les mêmes: «Parle trop», «Pose trop de questions»...

En parlant de la jeunesse, sur Mother Nature, vous faites appel à des artistes émergents de la scène africaine: Yemi Alade, Burna Boy, Sampa the Great... Comment restez-vous autant à l’écoute des artistes des nouvelles générations?

Ce n’est pas évident car il y en a tellement! En réalité, une partie d’entre eux me contactent sur Instagram ou Facebook. Les réseaux sociaux ont beaucoup facilité les échanges. En un clic, on a accès à énormément de musiques et d’artistes différents. Sampa the Great, je l’ai découverte lors d’une émission, je lui ai écrit tout de suite en disant qu’il fallait qu’on travaille ensemble. Mr Eazi, lui, m’a envoyé un message sur Instagram: «J’ai une chanson pour toi!» «OK, ai-je répondu. Envie!» Ces jeunes générations sont très concernées par l’écologie. La plupart



Son nouvel album est sorti le 18 juin dernier.

« Pour m’identifier, j’ai eu besoin d’Ella Fitzgerald ou de Bella Bellow, afin de m’assurer que j’avais une place dans cette industrie. »

d’entre eux ont des parents dans des villages, ils ont pu constater les changements subis par la nature. J’ai laissé à chacun la liberté de s’exprimer à ce propos à travers la musique.

Au vu du titre de votre nouvel album, la nature semble être l’un des piliers de votre existence.

Oui, et cela date de mon enfance. Ma grand-mère maternelle, qui détenait moult connaissances sur les plantes, m’appelait très tôt le matin, juste pour me montrer lesquelles il fallait cueillir avant le lever du soleil. Moi, j’étais à moitié endormie, à râler: «Mais qu’est-ce qu’elle me saoule!» Elle

m’expliquait que lorsque tu te réveilles, la nature s’est éveillée avant toi. Tu lui dois la vie. Et si jamais je balançais un emballage par terre, elle me fusillait du regard en disant: «La Terre n’est pas une poubelle!»

Quand avez-vous compris que nous vivions une période d’urgence climatique?

J’étais enceinte de Naïma, en 1993. Nous étions partis écrire Ayé, mon deuxième album, près de Royan et de l’Atlantique. Au bout de quelques semaines, je me suis rendu compte que le camion poubelle ramassait des poubelles toujours remplies à ras bord. Or, comment cela pouvait être le cas alors que l’on ne mangeait pas plus que d’habitude? Un enfant nous interroge sur l’avenir de la Terre, laquelle l’accueille... Ça a été le déclic. Dès lors, j’ai réduit les emballages, et je me suis interrogée: combien de temps la planète acceptera-t-elle notre surconsommation effrénée? Aujourd’hui, si le Covid-19 n’est pas une manifestation de son ras-le-bol, je ne sais pas ce que c’est! Et puis, il y a eu les voyages, qui m’ont très directement prouvé le réchauffement climatique. Quand j’allais en Australie, à la fin

des années 1990, c’était verdoyant et apaisant. En 2019, j’y suis retournée, et tout était sec à Adélaïde [*au sud de l’île, ndlr*], je ne respirais pas de la même manière. Pourtant, là-bas, ils font attention à tout, ils mangent bien... Mais ce changement, on le constate aussi en Afrique: l’écosystème est l’une des rares choses qui ne discriminent pas. Donc s’il est perturbé, c’est partout.

Que pensez-vous avoir transmis de plus précieux à Naïma?

Ce que ma grand-mère me disait déjà: «N’accepte jamais l’amour d’un homme qui ne te respecte pas.» Je l’ai toujours encouragée à travailler, pour être indépendante d’un homme, et cela n’empêche guère d’élever des enfants. Le plus bel amour qu’on peut donner à l’autre, c’est lui laisser de la liberté, lui témoigner du respect.

Le respect... C’est ce que chantait l’une de vos idoles, Aretha Franklin, qui s’était d’ailleurs octroyé le droit, avec succès, d’adapter à sa sauce (féministe) la chanson d’Otis Redding!

Oui! Dans une interview, Otis Redding disait que cette chanson avait été emmenée complètement ailleurs par Aretha Franklin... C’est ce que l’on attend d’une reprise digne de ce nom: éviter le copier-coller, lui apporter son vécu, un autre souffle.

Aretha Franklin, Celia Cruz - à qui vous avez consacré un album -, Miriam Makeba... Finalement, vos principales influences, ce sont des femmes?

Absolument. Même si, quand j’étais petite, il n’y avait que des disques signés par des hommes! Il a fallu de longues années pour que leur nom apparaisse... Il a fallu attendre les Françoise Hardy, les Sylvie Vartan, des chanteuses occidentales, pour que ça change un peu. C’est bien, mais comment je me retrouvais là-dedans, moi? Pour m’identifier, j’ai eu besoin d’Ella Fitzgerald ou de Bella Bellow, afin de m’assurer que j’avais une place dans l’industrie de la musique.

Chez vous, le féminisme était une affaire de famille, n’est-ce pas?

C’était une question d’égalité au sein d’un couple. «J’ai épousé une femme intelligente, indépendante, qui réfléchit par elle-même. Qui suis-je pour lui dire quoi penser?», disait mon père. Lui était fon, elle yoruba. Ils se sont mariés alors qu’ils étaient chacun enfant unique et ont décidé que la famille qu’ils allaient créer représenterait tout pour eux. Mon père ne donnait jamais d’ordres à ma mère, et inversement. Le problème du machisme, c’est l’insécurité et la crainte des hommes, qui ont



peur d’accepter leur féminité, car ils pensent que ce n’est pas digne d’eux. Or, dans chaque être humain, il y a du masculin et du féminin. Ça fait peur à certains... Et surtout aux mecs!

Votre mari, Jean Hébrail, partage-t-il cette vision du féminisme?

[Elle éclate de rire.] Il n’a pas trop le choix!

Vous attachez beaucoup d’importance aux rythmiques dans votre musique. Et Jean, comment fait-il pour tenir ce rythme au quotidien?

Il n’a pas le choix non plus! Il a accepté le fait que j’aie beaucoup, beaucoup d’énergie à dépenser... Dès le matin, je suis un tourbillon. Je me souviens encore de la première fois que je l’ai emmené au Bénin. Il était captivé par la complexité des rythmes de la musique traditionnelle, qui ne se savoure jamais mieux qu’en live. Et quand il a découvert la musique béninoise, il était comme un enfant dans une boutique de bonbons. En Afrique, le rythme est inné, c’est une succession d’accidents, de battements

FABRICE MABILLLOT

DE

de cœur humain. On peut chanter, danser en faisant la cuisine, ce rythme est lié à nous de manière très organique.

Le fait d’être née deux semaines avant l’indépendance du Bénin, ça vous a prédestinée à disposer d’autant d’énergie ?

Sans doute *[rires]* ! Enfant, j’étais une boule de feu. Je bougeais tellement qu’on avait même du mal à me prendre en photo. Ça a continué plus tard, mais mon père arrivait à filmer mes concerts. Il avait ce côté perfectionniste... comme tous les autres membres du foyer. Quand j’étais sur scène, les gens avaient l’air content. Sauf qu’on rentrait ensuite à la maison, on visionnait le live, et chacun, mes parents, mes frères, mes sœurs, y allait alors de son petit commentaire : «Pourquoi tu as choisi ces chaussures-là ?», «Mais sur ce passage, tu as totalement dégammé *[faire une fausse note, ndlr]* !», «Là, tu ne t’es pas bien placée !» Histoire de me montrer que même si j’avais l’air de progresser, rien n’était acquis.

Vous avez pourtant reçu la Légion d’honneur !
Je suis heureuse de recevoir des prix, mais je les perçois avant tout comme une responsabilité. Une preuve que je dois continuer à faire mon travail. Chacun a son rôle à jouer en ce bas monde.

Cela fait plus de vingt ans que vous vivez à New York... Est-ce pour la musique ?

Oui, mais pas que. À l’origine, j’y suis allée dans le cadre de ma trilogie sur l’esclavage sur le sol américain. Je ne connaissais pas trop les tenants et les aboutissants des droits civiques, et j’ai appris la complexité des relations entre artistes africains et américains. Je me souviens de la promotion d’une chanson que j’avais enregistrée avec Grandmaster Flash. Un jour, on sort d’une interview à la radio, et il me regarde bizarrement et demande : «Mais tu es sûre que tu viens d’Afrique, toi ? Car moi, quand j’allais à l’école, on me montrait des êtres à peine humains, avec des os dans le nez. Et on nous expliquait que l’esclavage nous avait sauvés de la sauvagerie de nos ancêtres.» Je lui ai expliqué que c’était précisément comme ça que l’esclavage avait réussi à se propager autant, à nous déshumaniser. Quand on pense qu’au Texas, ils ne veulent plus parler d’esclaves dans les livres scolaires, mais de «travailleurs» !

La question de l’esclavage reste d’ailleurs, encore aujourd’hui, un sujet difficile à aborder pour beaucoup, n’est-ce pas ?

L’histoire de l’esclavage en Occident crée un malaise. Quand on écoute les gens, personne n’a rien à voir avec ça. Sauf que ça a existé, et que ça impacte encore la manière dont les Noirs sont traités dans le monde entier. Parce que le pouvoir ne doit pas, ne peut pas leur être donné. Après quatre siècles à trimer jusqu’à la mort, sans être payés, l’émancipation ne peut être rapide et entière. Mais c’est un passé commun. En Afrique, nous avons également notre responsabilité. Ceux qui ont été impliqués dans le commerce des esclaves, même s’ils ne le savaient pas au début, étaient coupables. Sans pour autant affirmer que

« Il y a toujours des moments de doute. C’est difficile, ce métier. Surtout lorsqu’on est noire, femme et africaine, beaucoup de clichés nous attendent. »

tous les Africains ont vendu les leurs, car c’est faux ! Personne ne doit juger et blâmer les autres. Et on ne doit pas décider qui a le droit de raconter une histoire, ou pas.

Parlons de ce mot qui n’existait pas avant vous : «batonga». Si, aujourd’hui, c’est le nom de votre association qui vient en aide aux mères précoces, c’est un mot que vous avez inventé...

Quand je suis arrivée au collège, c’était brutal et violent. Les garçons voulaient humilier les filles. Ce qu’ils adoraient par-dessus tout, c’était de placer un miroir à l’extrémité d’un bout de bâton et le mettre de force sous nos jupes pour voir ce qu’il s’y passait. Ça me rendait complètement folle. Mon père, qui n’était pas adepte de la violence, m’a conseillée d’utiliser mon cerveau pour les déstabiliser. Et donc mon langage. J’ai ainsi trouvé un terme, l’équivalent de «Bas les pattes !», sans pour autant avoir une signification réelle : «batonga» !

En vous écoutant, vous paraissez si vaillante et assurée, peut-on vous demander si vous avez traversé des moments de doute ou de peur ?

Il y en a toujours. C’est difficile, ce métier. Surtout lorsqu’on est noire, femme et africaine, beaucoup de clichés nous attendent : on doit être pauvre, violée, malheureuse... En arrivant, j’ai refusé en bloc ces a priori. Il y a aussi les peines qu’il faut affronter, quoi qu’il arrive. Pendant ma tournée de 1996, ma grand-mère maternelle est décédée. J’étais choquée et je ne voulais plus monter sur scène. Ma mère m’a rappelé ce que lui disait la sienne : lorsqu’on a un travail à faire, on le fait, quelles que soient les circonstances. Alors, je suis allée chanter. En 2008, également en pleine tournée, j’ai appris la mort de mon père. Je me suis écroulée, mais je n’ai pas annulé. À la fin du concert, je me sentais comme à côté de moi-même... Quand le public m’a demandé un rappel, j’ai craqué sur scène et j’ai

CAPTURES D’ÉCRAN INSTAGRAM



expliqué la situation au public. Il m’a acclamée tandis que je pleurais. Ça m’a fait du bien, tout en me rappelant que les applaudissements étaient bien peu à côté de la disparition de mon père. La suite de la tournée a été difficile. Un soir de festival, Manu Dibango a vu que j’allais mal et m’a prise dans ses bras : «On a la musique. Et ton père est avec toi.» Il m’a aidée à tenir debout jusqu’à l’enterrement.

Bientôt 61 ans, et presque cinquante de carrière ! Avez-vous des regrets ?

Aucun. Il n’y a pas un album que je n’ai pas fait de tout mon corps et de toute mon âme. Des compromis, il faut en faire dans ce business, mais j’ai veillé à ce que ma liberté ne soit pas altérée par qui que ce soit. C’est ce que m’avait promis Chris Blackwell, quand j’ai signé mon contrat avec lui sur son label Mango, en 1991. Alors oui, bien sûr, mes disques ont pu être trop avant-gardistes, donc mal compris. Et d’autres ont pu sembler trop modernes, pas assez africains. Mais on ne peut pas plaire à tout le monde. Comme me disait ma grand-mère paternelle : «Dieu nous a envoyé son fils, et on a trouvé le moyen de le tuer, alors si Jésus a été une cible, qui es-tu, toi ?» De quoi relativiser !
On connaît moins votre travail d’actrice, alors que vous serez bientôt à l’affiche d’Entre les vagues, d’Anais Volpé, présenté au Festival de Cannes. Le jeu a-t-il été inné pour vous ?

Enfant, j’ai commencé à m’intéresser à la comédie, en entendant ma maman, qui dirigeait une troupe de théâtre, guider les acteurs et actrices. Elle disait qu’il fallait être soi-même tout en

s’appropriant un rôle. Que de jouer, ce n’était pas juste réciter... Je l’ai gardé en mémoire. La plupart du temps, je chante dans des langues qui ne sont parlées que des miens. J’ai donc appris à parler à des gens qui ne me comprenaient pas littéralement. Cela renforce l’expressivité du visage et du corps.

On connaît l’énergie de vos performances live, mais sur quoi dansez-vous, chez vous, toute seule dans votre salon ?

James Brown, Bob Marley... Même la musique classique, ça me fait bouger. La preuve, j’ai repris le *Boléro* de Maurice Ravel. Il a été le premier compositeur classique à avoir compris le monde africain. Le public avait été choqué la première fois qu’il a été joué !

Quel est le mantra d’Angélique Kidjo ?

Ça doit avoir un lien avec le fait que je médite depuis longtemps : vivre et laisser vivre les autres. Personne n’est assez irréprochable pour se permettre de critiquer les autres, ni de leur dire quoi faire. L’être humain est si complexe. On divise l’humanité en catégories, on décide de tout : qui a le droit de parler, de gagner de l’argent, et on rajoute des histoires de sexualité... On a l’impression que l’amour est devenu un gros mot, mais l’amour, c’est également celui de soi, des parents, des enfants. Il compte, plus que jamais. ■